

REVUE DU MOIS, -- MAI, 1847.

Précieux jours dont fut ornée, la jeunesse de l'univers,
Par quelle triste destinée, n'êtes vous plus que dans nos vers ?



Il y avait des poètes en Canada, ne pensez-vous pas comme moi, amis lecteurs, qu'ils seraient fort en peine de rimer sur le retour du printemps. Pour ma part je vous l'avoue, je puis à peine retrouver dans mon imagination ou dans les souvenirs de ma première enfance, quelques inspirations fugitives pour saluer ce soleil printanier dont la douce chaleur réveillait autrefois la nature engourdie, cette atmosphère embaumée dont les éivrantes senteurs révélaient de toutes parts le commencement d'une vie nouvelle. Dans le bon vieux temps, le joli mois de mai nous arrivait couronné de roses, rayonnant de grâces et de bonheur, gai, souriant comme la jeune vierge aux pieds de l'autel ou brûlé le flambeau de son hyménée. En l'an de grâce 1847, les jours de mai se sont écoulés, tristes, frileux, sombres comme les derniers jours d'automne, sans verdure aux champs, sans feuillage aux arbres, sans fleurs aux jardins. Encore quelques années semblables et il y aura toute une génération qui ne connaîtra la saison tant aimée des poètes et des amoureux que par les traditions de famille, les pastorales de Théocrite, les églogues de Virgile et les vers des anciens troubadours. — Enfin il faudra bien renoncer au printemps, puisque le printemps a entièrement oublié le Canada. Aux astronomes de rechercher les causes de cette perturbation des saisons; aux météorologistes de nous dire quelle influence peut décidément avoir sur la constitution atmosphérique actuelle le déboisement de nos forêts. Pour moi, conteur de salon, je ne veux pas vous ennuyer par des dissertations scientifiques et je ne signale ces faits et ces capricieux changements dans les saisons que pour prouver leurs pernicieux effets sur le bonheur, les jouissances et la santé publiques.

Jadis aux premiers jours de mai, la campagne se parait de tous ses charmes, les bois étaient verdoyants, une végétation généreuse couvrait déjà le sol, la nature faisait ses premiers amours. Aujourd'hui tout est tardif et stérile à la même époque. Le temps a été si brutalement froid que dans la première semaine de ce mois, la glace était encore ferme sur le St. Laurent. On a même traversé dessus en voiture. Dans plusieurs de nos campagnes, une cérémonie qui n'avait pas eu lieu depuis trente ans, s'est renouvelée; les habitants ont planté un mai sur la glace au bruit de joyeuses acclamations et de décharges de mousqueterie et d'artillerie, mais on aurait cherché en vain par tout le pays un coin de verdure pour une fête champêtre.

La navigation a beaucoup souffert de ce retard de la saison. Ce n'est qu'hier que notre majestueux fleuve a vu ses eaux sillonnées en tous sens par les bateaux à vapeur et les vaisseaux. La flotte d'outre-mer du printemps s'est trouvée attardée dans le golfe au milieu d'une mer de glaces. Un grand nombre de navires ont été exposés à de cruels dangers, aux horreurs du froid et aux périls des tempêtes, bloqués de toutes parts sans pouvoir avancer ni reculer. C'est bien cette année qu'on a pu voir combien la sévérité de notre climat est contraire à la prospérité du Canada, et combien il faut de courage, d'énergie et d'intelligence de la part de ses habitants pour triompher des obstacles qui s'opposent à son avancement. Quand l'Europe affamée attend avec impatience les grains et les produits de l'Amérique notre navigation intérieure est fermée pendant six longs mois. Commerce, industrie, transports, exportations, importations, tout est arrêté stagnant et les classes laborieuses paient un énorme tribut aux rigueurs de l'hiver. Il n'y a que l'établissement de grandes lignes de chemins de fer qui puisse améliorer notre condition, abrégé de trois mois au moins la saison morte, en nous rapprochant de l'Océan et nous permettre de continuer presque d'une année à l'autre nos communications avec le monde entier, aujourd'hui si longtemps interrompues.

A en juger par les apparences et les quelques mois écoulés, l'année 1847 sera comptée parmi les plus néfastes. La chronique ne sera pas gaie. Sans être superstitieux, je ne puis me défendre de fort mauvais pressentiments sur son compte. Je l'ai toujours pensé; on ne saurait attendre grand chose de bon d'une année, qui commence par un vendredi. Aussi, de quoi n'avons nous pas déjà à nous plaindre! de l'ordre des saisons interverti, de la température qui se fait une maligne joie d'être abominable, du ciel qui tient sans cesse ouvertes nos têtes ses ourtes gonflées d'aquillons, ses urnes de pluies, de neige et de grêle de la terre qui non contente d'être ingrate aux hommes, refuse à nos animaux même quelques misérables brins d'herbe, des hommes oui des hommes, *vos quoque homines*, qui vous pillent et vous exploitent les uns les autres comme autant de tigres affamés, qui violez sans cesse toutes les lois divines et humaines, riches qui opprimez les classes pauvres, taillables et corvéables à merci, pauvres qui vivez sans prévoyance et sans vertu, qui êtes si souvent la cause de votre ruine par la paresse, l'intempérance et la débauche, des femmes enfin, (et nous leur demandons pardon de le dire,) qui au lieu d'être sur la terre, comme

Dieu l'a voulu, des anges de rédemption, oublient quelquefois leur mission et nous feraient probablement encore chasser du Paradis terrestre, si nous n'étions pas bien déçus de la confortable existence assurée jadis au père Adam, que madame Eve lui fit perdre, comme vous savez, en lui faisant manger des pommes.

A-t-on jamais vu un catalogue plus désolant de misères et de contrariétés? et dire que ce n'est là qu'un faible tableau, et que par toute la terre, les choses ne sont pas plus consolantes. La famine la plus épouvantable décime la population de l'Europe. Le vieux monde est ébranlé jusques dans ses fondations. Toutes les nations sont plus ou moins frappées par les décrets impénétrables de la providence. Dans la Grande-Bretagne, le peuple affamé et surabondant voit le sol inondé de ses sueurs aux mains de quelques barons gorgés de biens. La nation la plus riche de la terre, la reine des mers qui compte autant de sujets qu'il y a d'étoiles au ciel dans une belle nuit d'été, voit dans son sein, au milieu de ses palais et de ses monuments, à côté de ses trésors inépuisables ses enfants mourir de faim! La France et l'Allemagne partageant avec elle des maux semblables et combien d'autres pays. Ici tout à coup c'est une crise commerciale, une gêne dans l'industrie, la rareté du numéraire, la fermeture des fabriques, la cessation du travail. Là c'est une révolution politique, une crise sociale. C'est le Portugal déchiré par la guerre civile; c'est l'Espagne inquiète et turbulente encore assise sur un volcan; c'est la Prusse qui s'agite et demande l'affranchissement de son peuple; c'est l'Autriche qui tremble en entendant la voix divine de l'Auguste souverain de l'Italie appeler les peuples à la liberté; c'est l'autocrate Nicolas écrasant sous ses pieds les derniers débris de la Pologne; c'est la Turquie, la Grèce, l'Égypte prêtes à en venir aux mains.

Mais à côtés de ces tristes spectacles, de tous ces graves sujets de réflexions, il en est un pour nous plus désolant encore, c'est l'état social et politique du Canada.

A aucune époque le drame de notre histoire n'a offert de plus saisissantes péripéties; quand la liberté politiques, civile, religieuse et commerciale est proclamée par l'Angleterre aux quatre coins du monde; quand les voûtes du parlement impérial reteussent chaque jour des mots impérissables de liberté, d'équité et de justice égale pour tous les sujet de ce vaste empire, il existe dans un coin retiré de ce même empire sur les bords du saint-Laurent, une race d'hommes qui lutte avec une constance héroïque, pour tous ses droits de sujets anglais qu'on lui a constamment refusés. Cette race est respectée par ceux même qui l'oppriment, qui la pillent et qui l'exploitent sans merci. Ses ennemis les plus acharnés lui reconnaissent de la valeur, des sentiments honorables et mêmes chevaleresques, de l'honnêteté, un caractère paisible, moral, hospitalier. Sa fidélité, sa loyauté, son attachement aux institutions anglaises ont été prouvées sur plus d'un champ de bataille. Elle a rougi de son sang, à la défense de l'Angleterre, le sol canadien envahi par l'ennemi; et c'est elle qu'on proscriit; car il faut bien le dire, la race française est proscrie en ce moment en Canada et pourquoi? parce qu'elle veut une justice égale et des droits égaux, parce qu'elle veut que le gouvernement représentatif et constitutionnel soit une vérité, enfin parce qu'elle ne veut pas accepter de ses ennemis des termes avilissants et déshonorants. La société canadienne est saisie d'étonnement et de regrets en voyant une administration audacieusement composée d'hommes impopulaires et inhabiles, quelques uns ramassés dans la rue. Elle est inquiète et soucieuse de l'avenir. Jusques à quand la proscription durera-t-elle? Je ne puis le dire, mais elle ne saurait durer, sans amener une crise grave, qui pourraient bien hâter le dénouement du drame.

Si nous avions des salons à Montréal, j'aurais probablement quelques anecdotes à vous raconter, je pourrais parsemer ma revue du mois de quelques unes de ces spirituelles histoires, de ces jolis mots, de ces fines reparties que nos dames savent si bien dire, mais hélas! nos salons sont fermés. La poésie n'est nulle part; comment voulez-vous qu'elle paraisse encore? Il lui faudrait un casque et des mitaines, sous peine de grelotter comme ma prose. Il faut bien aujourd'hui que la politique, la littérature et la philosophie se donnent la main pour défrayer nos loisirs. Autrement nous deviendrions par trop positifs, nous serions condamnés à un terre-à-terre insupportable. Mais voici bientôt l'arrivée d'une personne qui peut donner un peu de vie à nos salons et à notre société. La comtesse d'Elgin, l'aimable épouse de notre gouverneur sera à Montréal dans quelques jours. Elle est accompagnée de sa sœur cadette Lady Lampton. Espérons que leur présence au milieu de nous hâtera la chute du système de proscription inauguré durant ce mois par des hommes malhonnêtes contre nos compatriotes. Pour moi je me flatte que nos troubles politiques n'empêcheront pas ces dames de recevoir de nous les hommages dus au beau sexe et ce cordial accueil que les Canadiens doivent surtout aux enfants de l'illustre feu comte Durham.